Document generated on 04/25/2024 12:18 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

[Poèmes]

Michel Besnier

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14885ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Besnier, M. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 38–39.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MICHEL BESNIER

les oiseaux tués par plaisir pourrissaient dans le ciel

les pierres lancées ricochaient sur les nuages

d'imprévisibles marées repoussaient plus loin que
l'horizon l'ourlet d'écume

on allait au péril de sa vie chercher l'or des galions
et les chefs des homards

des hommes sans sommeil se nourrissaient par les
pores du parfum de fleurs
plus hautes que les maisons

des enfants au sang intarissable
souriaient les joues en camaïeu

les lapins mangeaient encore par la bouche

*

Les mains encore mouillées du plaisir de l'osier, tu retirais les taupes des mâchoires de fer et t'essuyais à leur douceur noire, caressais leurs mains si humaines, travailleuses et avares. Les taupes savaient pourquoi elles mouraient. Comme les garennes savaient ce qui remontait leur coeur.

Le train avancera lentement dans le marais inondé. Cherbourg n'en finira pas de venir, après tant de maisons de garde-barrière dans la brume, tant de fermes grises, tant de faux espoirs de la mer. À la gare, le grand valet m'attendra, avec la calèche pimpante et le cheval piaffant. Il allumera avec son briquet de cuivre à pierre rebelle la maigre cigarette qui rétrécira de moitié. Il aura mis sa chemise bleue sans col et sa casquette grasse. Il me demandera des nouvelles et m'en donnera. Sa mère aura vieilli, mais elle sarclera toujours, chantera toujours. Dans la cour, mes parents m'embrasseront en me tapant les flancs pour s'assurer de ma solidité. La maison sentira la soupe. Ils se tiendront par le cou comme jamais. Ils souriront comme je n'ai jamais souri. À la place de la tête de sanglier, il y aura leur photo de fiançailles. Pendant le repas ma mère sera assise et parlera. Ils me commenteront le jardin, les arbres abattus, les arbres plantés. Nous nous coucherons à la même heure. Je ne craindrai pas la lumière de leur chambre, je ne craindrai pas que leurs paroles soient des paroles de cuir. Je n'aurai plus de poitrine, je ne verrai plus mes livres d'enfance. Je m'endormirai enfin heureux, certain de mourir en mon sommeil,

pour ne pas retrouver le matin d'une
autre histoire.

extraits de *Un lièvre en son gîte*,
Folle avoine, 1984